

INTRODUCTION

Dans un ouvrage récent intitulé *Précis de Paysagétique*¹, Catherine Chomarar-Ruiz introduit le concept de « paysagétique » en réfléchissant à l'élaboration de ce qu'elle appelle une métascience du paysage. Ce faisant, elle place la réflexion sur le paysage au-delà d'une réflexion interdisciplinaire, afin de contourner l'obstacle épistémologique que constitue la multiplicité des approches scientifiques qui ont pour objet le paysage et conduisent selon elle à son émiettement. Or l'élaboration d'un tel concept se heurte au caractère « nomade² » du paysage. Et la pierre d'achoppement de cette difficulté conceptuelle s'explique par la variété des échelles utilisées pour saisir le paysage selon les disciplines, les époques et les aires géographiques. Dans le présent volume nous avons souhaité retenir de cette réflexion sur le paysage comme métascience, à la fois la nécessité d'éviter l'émiettement auquel peuvent conduire l'interdisciplinarité et les différentes échelles utilisées pour saisir le paysage selon les spécialités, et souligner, dans la lignée des travaux d'Augustin Berque sur la notion de milieu, le souci d'élaborer un « humanisme paysager » pour notre temps.

En effet, si la nature urbaine du XVIII^e siècle à nos jours est bel et bien le sujet qui nous préoccupe ici, c'est parce que nous pensons que l'évolution de la ville et la place que l'homme a fait au vivant au cours des siècles peut éclairer la manière dont s'élabore aujourd'hui un humanisme paysager qui « repose sur la certitude que l'homme, en tant qu'être de milieu, est un être de paysage, membre de la communauté que dessinent les relations qu'il établit avec son environnement » (Chomarar-Ruiz 2014, 43). Dans *La Pensée paysagère*, Augustin Berque souligne en la dénonçant, la posture qui a consisté à figer l'opposition entre deux lectures opposées de la nature, l'une mesurable et quantitative, le développement

1. CHOMARAT-RUIZ C., *Précis de Paysagétique*, Valenciennes, Contrées & Concepts, 2014.

2. STENGERS I., *D'une science à l'autre : des concepts nomades*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 11.

de la technique, l'homme en maître dominateur ; et une lecture plus sensible de la nature qui forme le terreau des représentations artistiques. Or on ne peut comprendre ni ce qui se dit, ni ce qui se vit aujourd'hui, sans relire et réfléchir à la nature, à la relation entre les hommes et le vivant au XVIII^e siècle et depuis. Nous avons choisi de porter notre regard vers la France et les îles britanniques, parce que les visions et les pratiques du paysage de ces pays voisins sont à la fois parallèles et distinctes. Les deux dimensions du temps et de l'espace laissent clairement entrevoir le poids du politique, de l'idéologie, de l'économie, des aspirations et des frustrations du corps social.

L'objet du présent ouvrage est premièrement de dépasser la double opposition technique-art, et nature-culture et de montrer comment, au fil des siècles et selon les aires géographiques, l'homme a construit un environnement urbain dans lequel la place laissée à la nature a traduit l'ambition plus ou moins affirmée de développer un humanisme paysager. Mais nous nous interrogerons aussi sur la façon dont l'homme a entrepris de soutenir et de représenter le vivant – végétal, animal, humain – et donc sur les choix éthiques, pratiques et esthétiques effectués selon les époques. L'éthique, la pratique et l'esthétique traversent le paysage et permettent de le saisir, de même qu'elles traversent les chapitres qui suivent et en informent la lecture. Nous ouvrirons la première partie de cet ouvrage sur le territoire particulier de l'Écosse, pour réfléchir aux liens entre nature et esthétique en Écosse, ainsi qu'aux liens entre pittoresque et entropie. Les réflexions actuelles sur la place de la nature renvoient inévitablement à d'autres réflexions sur ce thème et aux réponses qui y ont été apportées dans le passé. Le chapitre de John Lowrey sur la place du parlement écossais dans le territoire éclaire sur la manière dont se conjugue une réflexion esthétique, politique et populaire et le chapitre de Clarisse Godard-Desmaret est consacré à l'essor du nouvel urbanisme à Édimbourg au XVIII^e siècle (*New Town*). À Édimbourg, loin de l'atmosphère malsaine de la vieille cité juchée sur son roc, se construisent alors des demeures dignes de la nouvelle Athènes du nord. Le chapitre revient sur l'origine de ce projet urbain cohérent relié à la vieille ville, mais exprimant les « théories rationalistes développées par les philosophes des Lumières ». La Ville Nouvelle, dont la première phase de construction débute en 1767, s'inscrit dans la tradition des villas des auteurs classiques, tournées vers le prestige lié à la ville, mais aussi vers l'économie rurale. Ces villégiatures dotées de beaux jardins fournissent ainsi à la fois une solution à la vie malsaine de la vieille ville, traduisent la nouvelle donne politique après l'acte d'Union de 1707, et reflètent l'essor économique des professions juridiques ou commerciales qui souhaitent participer au prestige social de la vie suburbaine. La réflexion sur les liens entre nature et esthétique en Écosse se poursuit avec le

chapitre de Pierre Carboni qui s'interroge, à la lumière de l'écopoésie et de l'écocritique contemporaines, sur la conscience environnementale des poètes des siècles passés, en particulier du poète écossais James Thomson, exempt de caractère nostalgique de nombre de ses contemporains. Cependant, bien qu'il célèbre le progrès, Thomson affirme aussi que l'excès humain introduit le chaos dans la belle nature au même titre que la Chute a, d'après le texte biblique, mis un terme à la symbiose originelle entre l'humain et le non humain. Cette conscience de l'interdépendance du vivant comme modèle d'harmonie sociale montre chez Thomson une conscience pionnière qui va bien au-delà de la mièvrerie dont sa poésie est parfois accusée et fait de son œuvre un archétype méconnu de l'écopoésie moderne. Ce détour par l'Écosse aura donc permis de montrer qu'une réflexion sur le paysage urbain et la place du vivant dans la ville se fonde dès le XVIII^e siècle sur une approche globale qui réunit des critères à la fois esthétiques, entropiques, sociaux et politiques et que la littérature a déjà vocation à révéler, quoique de manière métaphorique et poétique, la complexité des relations entre l'homme et le monde du vivant, tandis que se forment déjà les prémices d'une réflexion éco-poétique qui appelle de ses vœux un humanisme paysager. Dans une deuxième partie nous nous poserons donc la question de ce que peut signifier un projet éthique de paysage en fonction des époques. Dans quelle mesure la nature urbaine crée-t-elle les conditions d'un humanisme paysager au sens où Augustin Berque, relayé par Catherine Chomarath-Ruiz, le définissent, à savoir la création d'un milieu de vie au centre duquel l'homme établit des relations avec son environnement et son territoire ? Retournant aux débuts de l'industrialisation britannique, Hélène Ibata relève que l'image de la nature se construit depuis le regard détaché des citadins, de plus en plus aigu au fur et à mesure que se précipitent l'industrialisation et l'urbanisation. Elle s'attache à décrypter les nouvelles pratiques visuelles, qu'il s'agisse des panoramas, des recueils d'illustrations ou du voyage illustré, pour y repérer les traces de la fragmentation et de la perte de repères qui caractérisent ce nouveau regard des citadins sur la nature. Tandis que s'opère cette distanciation, se développe un intérêt pour la nature exotique véhiculé par les descriptions géographiques, dans les magazines pour dames entre autres. Comme le montre le chapitre de Claire Boulard Jouslin, au XVIII^e siècle d'or de l'urbanité en Grande-Bretagne, cet intérêt fait écho au développement du paysage pittoresque qui se développe sur le territoire et dessine en creux une propagande pour les ambitions coloniales. Sous des apparences anodines en effet, l'enseignement – ou plutôt la divulgation sélective de connaissances géographiques – est loin de se limiter à une présentation neutre d'une mécanique agencée par un grand horloger. Ils fournissent le cadre cognitif et mental dans

lequel la société qui produit cet enseignement est perçue. Ce chapitre s'attache ainsi à analyser les liens subtils qui relient la présentation de pays exotiques dans une revue britannique pour dames au XVIII^e siècle à une présentation en creux d'une nation urbaine, la Grande-Bretagne, au moment où se développe le goût pour les jardins pittoresques. Mais elle porte aussi en germe, par la description des habitants de ces terres lointaines comme des rustres incapables de mettre en valeur leurs terres, l'intérêt de la bonne société anglaise commerciale et urbaine du XVIII^e siècle, et véhicule ainsi les aspirations coloniales de l'Angleterre. Parmi les éléments d'un contexte changeant qui peuvent expliquer la perte de pertinence d'un modèle urbain pourtant éprouvé à une certaine époque, l'économie joue un rôle essentiel, car elle souvent perçue comme une concurrente de l'environnement et de la nature. Beaucoup d'exemples le montrent, comme le développement du parc d'Everton à Liverpool qu'analyse Sylvie Nail. Successivement terre nourricière, lieu de villégiature, puis zone envahie par les taudis abritant les masses laborieuses, la colline d'Everton perd progressivement ses liens avec la nature. Cependant, même si les apparences désignent l'environnement comme une variable d'ajustement, cet exemple, ainsi que celui des syndicalistes du pays fougèrais présenté par Renaud Bécot dans le chapitre suivant, montrent en définitive que les situations de crise, loin d'agir comme un dissolvant des préoccupations environnementales, les redessinent sous de nouvelles modalités, portées par les habitants en l'absence des pouvoirs publics, au nom d'objectifs identitaires. À Everton, la régénération du quartier passe aujourd'hui par la remise en valeur d'espaces de nature partagés, tandis qu'à Fougères, Renaud Bécot montre que c'est l'identification au « pays » avec ses racines rurales qui forge un lien crucial entre syndicats ouvriers et paysans, et leur permet de conjuguer une attention aux retombées environnementales de projets tels que le nouvel aéroport au milieu des années 1970. Dans les deux cas, la préservation d'un cadre de vie est liée aux préoccupations sociales immédiates. Dans un chapitre commun, Anne-Solange Muis et Hasim Pitiavana Ranarivelo se demandent si les réponses apportées par la cité-jardin des débuts sont transposables dans le contexte actuel des « écoquartiers ». S'appuyant sur une approche historique du mouvement initié par Ebenezer Howard et une étude de cas d'une cité-jardin bien connue en région parisienne, celle de Champigny-sur-Marne, ils estiment que dans la durée, les cités-jardins du passé n'ont pas forcément tenu toutes leurs promesses, en particulier d'un point de vue social. Sur bien des points le modèle d'E. Howard nourrit les réflexions autour des quartiers urbains durables (participation citoyenne, place de la nature en ville, appropriation des espaces publics, innovation écologique, etc.), mais l'usage actuel de la cité-jardin questionne la durabilité de ce modèle.

Enfin dans une troisième partie nous étudierons les métamorphoses de la nature en littérature et plus exactement comment le langage place l'homme au cœur du vivant dans la construction des paysages littéraires. Dans le premier chapitre, à la lumière des textes d'Edgar Morin, Joanny Moulin interroge la manière dont les représentations que propose la littérature peuvent servir une transformation de l'homme et une métamorphose anthropo-sociologique. Il montre comment le mouvement écocritique, qui comprend à la fois ce qu'on appelle l'étude écolittéraire et l'écopoétique, ne correspondent pas à une instrumentalisation de la littérature au service de la cause écologique mais mettent au contraire en valeur le rôle primordial que peut jouer la littérature dans l'évolution de la place de l'homme au cœur d'une conception scientifique de la nature. Dans un deuxième chapitre, Marie Mianowski montre comment dans le contexte de Belfast, où évoquer la nature pose la question du sectarisme, de la guerre et de l'histoire de l'île dans son ensemble, les écrivains se sont emparés de la nature comme métaphore. Consacré à l'analyse du roman irlandais contemporain *Eureka Street*, publié en 1996, deux ans après le cessez-le-feu d'août 1994 en Irlande du Nord, ce chapitre s'intéresse aux liens apparemment contradictoires entre nature, violence et sectarisme. Il pose la question d'une possible dénaturation des représentations dans le contexte d'un conflit de longue durée et montre comment le roman propose une réflexion sémiotique sur le pouvoir des signes et le sens des mots, mais aussi comment les représentations de la nature contribuent à souligner l'absurdité du conflit nord-irlandais et la radicalité de la violence terroriste, tout en dévoilant la nature cachée et profonde de la ville de Belfast. Dans son étude, Pascale Guibert prend le contrepied de la perception classique du poète fuyant la ville pour nous montrer au contraire un Wordsworth flâneur nonchalant dans les rues de Londres, écrivant « le paysage urbain pour la toute première fois ». Elle nous montre à travers l'analyse des rythmes poétiques comment Wordsworth « ouvre un espace de circulation où plus rien n'est tenu de rester à sa place, où la notion même de place, de lieu, [...] est questionnée », où la ville est métamorphosée. Enfin, clôturant cette dernière partie Sarah Bouttier termine le volume par une évocation de la nature dans la poésie anglo-américaine du xx^e siècle et en particulier comment le lieu se réapproprie le langage par la nature. Partant de l'apport de la science cognitive, elle analyse dans la poésie cette spatialisation comme « l'opération première de mentalisation d'une expérience », illustrant parfaitement de ce fait les processus de métamorphose et de renversement décrits par Edgar Morin.